

LA PENSÉE ET LES ASBL HOMMES

Cahier d'Éducation permanente

Dossier n° 2025 - 024



Toiles@penser

*L'intelligence artificielle : entre
questions et perspectives*

Sophie MANNING

La Pensée et les Hommes

Émissions de philosophie et de morale laïque
pour la radio et la télévision – Publications

Fondateurs (1954)

Robert HAMAIDE, Georges VAN HOUT

Comité exécutif

Henri CHARPENTIER, , Baudouin DECHARNEUX,
Patricia KLEIN, Fernand LETIST, Philippe LIÉVIN,
Michèle MIGNON, Claude WACHTELAER

Rubriques

Publications – Radio – TV
Colloques – Ateliers philosophiques

Secrétariat – Publications

Carmen LOUIS

02 640 15 20 – secretariat@lapenseeetleshommes.be

02 650 35 90 – revues@lapenseeetleshommes.be

Médias

Fabienne VERMEYLEN

media@lapenseeetleshommes.be

Adresse centrale

Avenue Victoria, 5 – 1000 Bruxelles
<http://www.lapenseeetleshommes.be>

La Pensée et les Hommes

Association reconnue d'Éducation permanente par la Fédération Wallonie-Bruxelles

Connaissez-vous nos publications ?

Nous publions annuellement trois dossiers thématiques et un numéro « Varia ».

Dans sa nouvelle conception, notre revue paraît annuellement sous la forme de trois livres brochés qui comptent chacun environ cent pages et regroupent le point de vue d'une dizaine de spécialistes du sujet traité.

Chaque volume ambitionne de faire le point sur une question relative à la philosophie et à la morale de notre temps ou de traiter en profondeur un sujet qui intéresse les défenseurs des idéaux laïques.

Comment s'abonner à nos publications ?

Le montant de l'abonnement pour trois dossiers annuels et un numéro *Varia* est fixé à

81 € pour la Belgique,
117 € pour l'Europe pour la version papier, et
38 € pour la version numérique sous forme de PDF ou ePub
(ou plus pour un abonnement de soutien).

Pour en savoir plus, visitez notre site Internet

<http://lapenseeetleshommes.be>

Les numéros relatifs à l'abonnement pour l'année 2025 seront consacrés aux thèmes suivants (sous réserve) :

n° 137 – *L'islam belge du XXI^e siècle sera libéral et humaniste*

n° 138 – *Penser la divination*

n° 139 –

n° 139 – *Francs-Parlers 2024*

L'intelligence artificielle : entre questions et perspectives

Sophie MANNING

« L'avenir, c'est l'autre. La relation avec l'avenir, c'est
la relation même avec l'autre. »

Emmanuel LEVINAS, *Le Temps et l'Autre*, 1979

Ce texte propose un cheminement entre les questions que l'intelligence artificielle pose à l'humain et les perspectives qu'elle ouvre sur notre manière d'habiter le monde. À partir d'un feu primitif jusqu'aux algorithmes contemporains, il interroge ce que nous délégons aux machines et ce que nous voulons encore assumer comme êtres libres et responsables.

Il était une fois, il y a près d'un million d'années, quelque part sur les terres du Levant, dans un monde qui ne portait pas encore de nom, un homme penché vers le sol. Autour de lui, la nuit bruissait de sons inconnus, ses mains tremblaient de froid. Il ramassa deux pierres et les frappa l'une contre l'autre, trois fois, cinq fois, sept fois, peut-être davantage. Une étincelle jaillit soudain, promesse de lumière et de chaleur. Il recommença, obstinément, jusqu'à ce que la flamme surgisse, vacille, puis s'élève. Entre crainte et émerveillement, l'homme poussa un cri. Il ne le savait pas encore, mais ce moment ouvrait une charnière dans l'histoire du monde, car pour la première fois la lumière ne naissait plus du ciel, mais de ses mains. À cet instant s'ouvrait une histoire dont l'intelligence artificielle ne serait pas la négation, mais l'ultime épisode. Depuis ce feu premier, l'humain n'a cessé d'extérioriser ce qu'il portait en lui pour en augmenter la puissance. C'est ce même mouvement qui, aujourd'hui, permet à un algorithme de produire des récits, de prévoir, parfois même de décider à notre place.

Ce feu allait bouleverser la condition humaine. Désormais, la flamme repousserait les bêtes, dissiperait la nuit et, d'été en hiver, éclairerait tous les commencements du monde. En s'arrachant à l'obscurité, l'homme se

liait pourtant à la contrainte nouvelle de sa propre création : il devenait le gardien de la flamme qui l'avait libéré. Peut-être est-ce là que naquit en lui l'idée qu'il pouvait transformer la nature, idée fixe et tenace qui le poursuit encore. Depuis que, de quadrupède, il s'est redressé, il n'a cessé d'inventer des moyens de prolonger sa main, de l'améliorer, de l'optimiser. Avant même de savoir écrire, il a su tailler ; avant même de pouvoir compter, il a su combiner. À peine devenu bipède, il s'est fait *homo faber*, celui qui façonne et se façonne, qui fabrique pour survivre, mais aussi pour comprendre. Cherchait-il dans la matière un reflet de son esprit ? Sans doute, car la pierre taillée fut son premier raisonnement, et le feu maîtrisé, son premier mythe.

En frappant la pierre contre la pierre, l'homme a produit plus qu'une étincelle de feu : une étincelle d'esprit, passage du simple faire au comprendre, prémices de l'*eureka* et du *cogito*. Le silex poli devient la première pensée incarnée dans la matière. Chaque outil issu de ses mains sera dès lors une expérience de liberté, mais aussi l'annonce d'une servitude nouvelle. Du geste et de sa répétition s'est construite la grande dialectique de notre espèce : agir sur le monde et, en corollaire, se découvrir agi par lui. La main qui façonne finit par être façonnée par l'usage. L'arc tend le chasseur autant qu'il tend la corde. La charrue laboure la terre et creuse, dans l'homme, le sillon du *tripalium*. Ainsi s'écrit, depuis la pierre taillée jusqu'à l'algorithme, la fable d'un être qui s'augmente pour mieux mesurer, ou parfois assourdir, l'étendue de ses propres dépendances. En s'augmentant, l'homme ne cherche pas seulement à se protéger du froid, de la faim ou du danger ; il s'efforce aussi, plus obscurément, de repousser les limites de sa propre existence. Dans une sorte de pas de deux, chaque gain de puissance s'accompagne d'un recul apparent des limites, comme si l'ingéniosité pouvait négocier avec la mort. De là naît, au cœur même de la technique, la tentation pour l'homme de se croire tout-puissant, quasi-omniscient, de ne plus recevoir le monde en héritage, mais de le refaire, et de se persuader, ce faisant, qu'il pourrait être quitte de sa condition mortelle.

L'anthropologie symbolique, de Cassirer à Morin, nous rappelle que l'homme n'est pas un être achevé, mais un processus. Cassirer voit en lui d'abord un « animal symbolique » : il n'accède au monde qu'à travers les formes de langage, de mythe, d'art ou de science qu'il produit. Il se définit moins par une essence que par une activité de symbolisation, par cette capacité à transformer le monde tout en se transformant lui-même. Rousseau élabore la notion de perfectibilité : là où l'animal se suffit à lui-même, l'homme doit se construire. Kant y reconnaît le signe de sa liberté, car il ne reçoit pas sa forme, il se la donne. L'imperfection devient moins une faute qu'une tâche à accomplir. Merleau-Ponty prolonge ce geste dans

le champ de la perception : l'homme est un « être-au-monde », un corps pensant, un tissu de gestes et d'intentions. L'outil apparaît alors comme l'extension de sa corporéité. La main pense, et cette pensée incarnée fonde le lien intime entre technique et conscience. Morin, enfin, voit dans cette incomplétude la matrice de la complexité humaine, à la fois biologique, sociale, technique et spirituelle. Funambule sur le fil du monde, l'homme oscille sans cesse entre nature et culture, instinct et création, matière et symbole.

C'est là la vérité de l'*homo faber* : il n'existe qu'en se faisant. Être inachevé, toujours en devenir, il se façonne dans l'acte même de créer. Du silex à l'ordinateur, du feu au réseau, chaque outil prolonge le geste premier de la flamme, ce geste par lequel il fait advenir la lumière. Plus l'outil gagne en précision, moins il demeure un simple prolongement du corps, et plus il devient prolongement de l'esprit. Avec le feu, l'homme maîtrise la matière. Avec l'écriture, il apprivoise l'absence. Avec la machine, il fabrique son double. L'outil mental succède à l'outil manuel, puis vient la machine. A la manière de Narcisse, l'homme se façonne un double, un miroir technologique. Depuis la pierre taillée jusqu'à l'algorithme, une même intention le guide : réduire l'imperfection du geste humain, soulager l'effort, étendre la puissance.

Mais à force d'effacer son geste, ne risque-t-il pas de s'effacer lui-même ? De *homo faber*, il devient *homo programmator*, puis *homo imitans*. Après avoir donné forme à la matière, il s'emploie à donner forme à l'intelligence. Arendt l'avait pressenti. Après le travail, l'œuvre et l'action, vient peut-être le temps où l'action s'autonomise et où l'outil prétend agir à la place de son créateur. L'intelligence artificielle s'inscrit dans cette très ancienne filiation : celle d'un être qui, en voulant créer hors de lui ce qu'il porte en lui, finit par contempler dans la machine sa propre image en miroir.

L'histoire technique de l'humanité est une métamorphose continue, du travail qui entretient la vie à l'œuvre qui façonne le monde, puis à l'action qui façonne l'homme lui-même. En quête de son reflet, il se démultiplie à l'infini, d'abord en outils, puis en machines, aujourd'hui en « intelligences ». En créant des machines pensantes, il rejoue la maïeutique de sa propre conscience et découvre, une fois encore, que le pouvoir d'engendrer comporte le risque de se perdre. Là commence sa désincarnation. À mesure qu'il s'érige, l'homme délègue au-dehors ce qui, jadis, appartenait au corps. Des millénaires plus tard, sous nos yeux, les robots, à leur tour, apprennent à marcher. La boucle semble se refermer : la bipédie, jadis acte fondateur de l'humain, devient l'empreinte visible de sa décorporation. La machine ne fait que révéler ce que nous sommes

devenus, des êtres en extériorité permanente, fascinés par la puissance de leurs reflets. Dans ces reflets, l'homme ne contemple pas seulement son œuvre, il se contemple lui-même, démultiplié, prolongé, comme si chaque double technique repoussait un peu plus l'horizon de sa fin. L'*ego* se drape alors dans ses propres créations, et l'*hubris* trouve dans la machine un allié docile : tout se passe comme si le temps, la vulnérabilité, la mort pouvaient être compensés, dilués, reconfigurés par l'ingénierie. La fuite devant la finitude change de visage, mais point de nature.

« *Miroir magique au mur, qui a beauté parfaite et pure ?* » Comme un miroir de conte, l'intelligence artificielle s'infiltré dans les citadelles du pouvoir par la fascination qu'elle exerce, la facilité qu'elle promet, l'atonie qu'elle installe. Elle colonise les imaginaires et s'invite dans la texture même de nos vies. Elle prétend augmenter nos capacités, soulager nos efforts, élargir nos horizons. Sous l'apparente évidence du progrès, une question demeure pourtant : que devient l'humain lorsque la machine, singeant ses émotions, se substitue à lui au cœur de ce qui fonde son existence, la pensée ?

Cette question en appelle trois autres, qui se répondent comme les faces d'un même miroir : la connaissance, la responsabilité et la conscience. Trois seuils de résistance où se joue encore la définition de l'humain.

Que signifie connaître lorsque la machine pense à notre place ?

Nous avons longtemps cru que savoir consistait à ordonner, mesurer, prévoir. Mais *sapere aude* suppose de comprendre depuis l'intérieur. Là où l'homme interroge le pourquoi et tisse du sens, l'algorithme ne voit que le comment et relie des données. Ce qui importe alors n'est pas tant l'accumulation de connaissances que la capacité de déplacer son regard, de penser autrement, de remettre en jeu ce qui semblait acquis. Si l'intelligence artificielle accomplit le rêve cartésien d'un esprit mathématique universel, elle en révèle aussi la faille, car la raison humaine n'est pas pure logique. Elle est traversée d'émotions, de mémoire, d'imagination. Sans la chair du monde, le savoir ne peut être véritablement fécond.

Que reste-t-il de la responsabilité lorsque la décision appartient aux machines ?

Habermas voyait dans la modernité la promesse d'un sujet capable d'assumer ses actes. L'algorithme, lui, décide sans vouloir, exécute sans comprendre. En se délestant du poids du choix, l'homme se dépouille de la liberté même qui fonde son esprit. Jonas percevait dans la technique une épreuve morale : chaque accroissement de puissance devait élargir

le cercle de la responsabilité. Nous en avons perdu le sens. La puissance s'exponentialise, la conscience se replie et le courage de l'argument s'efface dans la docilité du confort.

Qu'est-ce qu'être conscient si l'on n'est pas incarné ?

Ni parfaite ni juste, la conscience naît dans la rencontre et se tisse dans le lien. Elle se heurte à nos aspérités, s'éprouve dans nos doutes, trébuche sur nos incertitudes. Être conscient, c'est consentir à la fragilité, accepter d'être traversé par le monde, relié à l'autre. La conscience suppose un monde habité, une présence partagée, non mesurable, inestimable. L'humain tisse des résonances. Simulatrice, la machine mime la vie sans en connaître le vertige. Elle vide les gestes de tout habitus, les laisse sans chair ni souffle.

Connaissance, responsabilité, conscience composent ainsi les trois dimensions concentriques d'une même humanité. Si la connaissance se coupe de la responsabilité, elle devient pouvoir. Lorsque la responsabilité se détache de la conscience, elle se réduit en procédure. Et lorsque la conscience s'isole de la connaissance, elle se dissout dans le seul ressenti. Penser notre rapport à la machine revient à rechercher l'équilibre entre ces trois axes, entre le savoir qui éclaire, l'acte qui engage et la présence qui relie. Ces trois axes dessinent les lignes de faille de notre temps autant qu'ils en esquissent la promesse d'une direction retrouvée. À cette échelle, la citoyenneté ne peut plus se réduire à un droit formel, elle devient l'exercice exigeant d'un jugement informé, responsable et habité.

L'intelligence artificielle témoigne de la puissance inventive de l'humain, mais aussi de sa lassitude au cœur à l'ouvrage. En voulant tout déléguer, il confond optimisation et renoncement. Nous nous sommes laissés séduire par la promesse d'un monde sans frottement. Fasciné par sa propre économie d'effort, l'homme se déconnecte des réalités qu'il prétend pourtant maîtriser. La prétendue légèreté du numérique s'abreuve aux entrailles du réel. Métaux, énergie, travail humain, tout ce que nous ne voulons plus voir se concentre dans les coulisses des infrastructures simplificatrices d'existence. L'immatériel a un corps, et ce corps saigne.

Nous avons d'abord délégué le geste, puis la pensée. La tendresse est en cours d'*algorithmes*. Car si l'intelligence artificielle révèle la puissance créatrice de l'humain, elle met à nu sa fragilité : celle d'un être tenté de déléguer ce qui fonde sa grandeur, le discernement, la peine, la lenteur. L'enjeu n'est plus seulement de questionner la machine, mais de comprendre ce qu'elle dévoile de nous. Notre fatigue du sens, notre peur du vide, notre désir d'être soulagés de nous-mêmes, mais aussi ce qui en nous demeure

inconscient, nos conflits intérieurs, nos contradictions les plus intimes, s'y révèlent avec une clarté implacable.

Peut-être est-ce là, dans cette fatigue qui nous étreint, que s'ouvre le véritable chantier, celui de réconcilier ce que nous avons laissé se séparer en nous, la raison et la sensibilité, la puissance et la mesure, la technique et le sens. La vraie intelligence ne se réduit pas au calcul. Elle écoute. Elle ne cherche pas à tout savoir, mais à discerner ce qui importe. Elle ne s'exerce pas dans la seule vitesse, mais dans la justesse. Être libre aujourd'hui ne signifie plus agir sans entrave, mais résister à la facilité de l'abandon. Être citoyen, de même, ne consiste plus à voter lorsque les circonstances l'exigent, mais à demeurer attentif à ce qui peut parfois façonner insidieusement nos perceptions, nos peurs, nos désirs.

Le péril n'est pas la machine, mais la douceur de son emprise. Parmi les formes d'emprise qui se profilent, l'une n'aura ni bottes ni slogans. Elle sera algorithmique, fluide, sans haine ni colère apparente, et probablement même sans contrainte. Elle s'insinuera dans nos gestes, nos habitudes, nos choix, jusqu'à faire de la servitude un confort, de moins en moins volontaire et de plus en plus incorporée. L'illusion d'une neutralité technologique dissout le jugement, anesthésie la responsabilité, fragmente la cité en bulles d'évidence. Le danger n'est pas tant que la machine « pense », si tant est qu'elle pense, mais qu'elle prétende penser à notre place, et que nous trouvions cela reposant. Derrière cette abdication à peine voilée se profile une autre chimère plus ancienne, celle d'une existence délestée de ses épreuves, de ses manques, de sa fin. En rêvant d'une intelligence sans faille, d'une mémoire sans perte, d'une décision dépourvue d'hésitation, l'homme se rêve démiurge, quitte à se dissoudre lui-même dans le mécanisme qui devait le prolonger. Une citoyenneté réduite à l'usage passif de dispositifs numériques deviendrait alors une simple consommation de services, privée du conflit, de la parole et du risque assumé du désaccord.

La démocratie, pour survivre, a besoin de redevenir un espace de lenteur et de parole, un lieu où l'on prend le temps de respirer avant de répondre, où l'on écoute avant de juger. La vigilance ne consistera plus seulement à surveiller le pouvoir, mais à demeurer éveillés dans un monde qui endort. C'est là que se jouera notre avenir : dans la capacité à raviver l'attention, à réapprendre la présence.

Car ce que la machine efface peu à peu, ce n'est pas la pensée, mais le temps de penser. Ce n'est pas non plus la relation, mais la disponibilité pour la relation. C'est encore moins la liberté, mais l'espace où elle peut s'exercer sans être aussitôt recyclée en données exploitables. L'enjeu, dès lors, n'est pas de refuser en bloc l'intelligence artificielle, ce serait vain et peu judicieux,

mais de rouvrir des lieux, des temps, des pratiques où l'humain puisse se réapproprier ce dont il s'est délesté. Il ne s'agit pas de revenir au silex ou à la lampe à huile, mais de retrouver, au cœur même des environnements numériques, des gestes qui nous rendent à nous-mêmes : apprendre à discerner, à instaurer des limites, à refuser certaines applications, à en exiger d'autres... Il s'agit de réinscrire nos choix dans des débats publics, des cadres juridiques, des engagements collectifs où la reliance, la relation humaine et l'exigence d'authenticité gardent droit de cité.

Et peut-être alors comprendrons-nous que la lumière n'était pas dans la flamme, mais dans le geste qui la fit naître, et que ce geste, désormais, engage chacun de nous comme citoyen d'un monde qu'il nous faut encore apprendre à habiter!

Nos Toiles @penser 2024

disponibles sur demande et sur notre site

<https://www.lapenseeetleshommes.be>

Ambitions de la laïcité

La laïcité turque, une exception, Fabienne VERMEYLEN

De la liberté à la laïcité : sur le chemin de l'égalitarat,

Fabienne VERMEYLEN

Mythe, légende et tradition

La grand-place de Bruxelles est-elle alchimique ? Mythe ou réalité ?

À vous de voir..., Étienne HERMANT

Dire le présent en disant le passé, Fabienne VERMEYLEN

Patrimoine et identités

Patrimoine et identités : quelles perspectives ? – 1,

Wiclif MUKERINKINDI

Patrimoine et identités : quelles perspectives ? – 2,

Marc MAYER

Patrimoine et identités : quelles perspectives ? – 3,

Georges MICHELS

Patrimoine et identités : quelles perspectives ? – 4,

Josette SIMONS

Patrimoine et identités : quelles perspectives ? – 5,

René PAULUS DE CHÂTELET

Patrimoine et identités : quelles perspectives ? – 6,

Kevin SAYLE

Le graffiti comme déclencheur du jeu du citoyen,

Rainier LELOUP

Regard commun et attache particulière,

Valérie CONSTANT

Je est un autre, Claudine CORNET
Le nord n'a que faire du sud ou de l'est de Bruxelles,
Selin DALCINAR
Entre folklore, confusion et bras de fer idéologique,
Claude VASAMILLET

Wokisme

Les délires anti-européens de Michel Onfrays, Claude WACHTELAER

Technologie

Intelligence artificielle et éthique, Fabienne VERMEYLEN

Droits de l'homme

Abattage rituel, une affaire réglée ?, Claude WACHTELAER

Réflexions à propos de l'islam

Islam et islamisme : évolution, défis et perspectives, Fabienne VERMEYLEN
Averroès : à la croisée des mondes, Fabienne VERMEYLEN

Bien-être

Franc-maçonnerie et psychanalyse, regards croisés, Fabienne VERMEYLEN

Retrouvez la liste complète de nos *Toiles@penser* sur notre
site internet à l'adresse
www.lapenseeetleshommes.be,
dans le Catalogue des *Toiles@penser* ou classées par année
dans notre Catalogue par année.

**Vous souhaitez être tenu(e) au courant
de nos publications, de nos émissions radiophoniques
et de nos activités ?**

Rien de plus simple,
consultez notre site internet
<http://www.lapenseeetleshommes.be>

ou

renseignez-nous votre adresse de courriel
et nous vous enverrons nos programmes détaillés



La Pensée et les Hommes Asbl

Avenue Victoria 5 – 1000 Bruxelles
Tél. 0032 (0)2 640 15 20 – 0032 (0)2 650 35 90
secretariat@lapenseeetleshommes.be
revues@lapenseeetleshommes.be
media@lapenseeetleshommes.be

Visitez notre site

www.lapenseeetleshommes.be

Association reconnue d'éducation permanente
par la Fédération Wallonie-Bruxelles